

Il était une fois - Il était une foi :

Croire en la fantaisie créative de la langue dans l'aire de jeu du transfert.

Mes chers collègues du Cercle Freudien, mes chers amis,

Cet exposé est le neuvième que je fais dans le cadre des mercredis du Cercle Freudien. L'exposé précédent date d'octobre 2009 et s'intitulait « L'écriture et la dette au texte ». Il s'agissait déjà de questions relatives à la fantaisie créative de la langue, en tant que la création de chacun se fait inévitablement à partir du texte et de la langue de ceux qui se sont exprimé avant : « Ce que tu as hérité de tes pères, (et de tes pairs aussi), gagne-le », en y joignant ton propre apport .

A ce sujet, je ne peux pas, en cet instant, ne pas penser à Olivier GRIGNON, qui présidait la séance d'octobre 2009, Olivier qui nous a quittés, mais dont le texte et la langue nous demeurent si présents. Je pense notamment, en lien avec l'argument de ce soir, à cette phrase d'Olivier que nous rappelait Geneviève PIOT-MAYOL lors de son exposé, ici même, il y a quelques mois :

« Comme vous entendez, ça écrit, ça fabrique un monde ».

Merci Olivier de nous rappeler ce soir qu'être analyste, ce n'est pas seulement inviter l'autre à parler : « Dites ce qui vous vient comme ça vient », c'est aussi se tenir dans un engagement, une promesse : quand tu me parleras, je vais me tenir là, à l'heure dite, pour tenter d'entendre ta parole et, avec toi, tenter d'en faire quelque chose. Ainsi, entre nous, dans cet espace du transfert que nous allons construire ensemble, ça va écrire, ça va fabriquer un monde. Entre nous, une langue va s'inventer, dans une espèce de tissage, à deux voix et quatre oreilles. Ce sera, dans le transfert, notre co-écriture.

Foi religieuse - foi en l'analyse.

Dans son article « Traitement d'âme », pour parler de la disposition du patient à l'égard du thérapeute, Freud nous parle de « Die Gläubige Erwartung », expression traduite tour à tour par « attente croyante » ou « foi expectante ».

Je me suis bien gratté la tête depuis ma relecture du texte de Freud il y a quelques mois pour essayer de répondre à la question : Quelle est donc cette foi qui habite celui qui vient nous parler, cette foi qui aussi sous-tend notre désir de l'entendre ?

Le mot foi est un mot très connoté religieusement. Le mot croyance encore plus. Par ailleurs, foi expectante n'est pas sans faire penser à espérance. Comment donc parler de la foi qui

sous-tend notre acte sans nous référer à deux des trois vertus théologiques de la religion chrétienne ?

Par ailleurs, dans « attente croyante », il y a aussi le mot « attente ». Ce mot là, et son verbe « attendre », seraient –ils susceptibles de faire l’objet d’un traitement plus laïc, d’un traitement plus accordé au temps du monde dans lequel nous sommes, le temps du retrait du religieux et de la mort de Dieu ?

Ce n’est pas tout à fait sûr, si j’en juge par ce qu’en dit KIERKEGAARD dans « Crainte et tremblement » où il n’hésite pas à mettre le verbe attendre en relation avec le verbe aimer, le verbe précisément de la troisième vertu théologique :

« L’existence est un enfant entre le fini et l’infini. Aimer un être, c’est attendre de lui quelque chose d’indépassable et d’imprévisible. C’est lui donner le moyen de répondre à cette attente. Si paradoxal que cela paraisse, *attendre* c’est en quelque sorte donner. Ne plus attendre, c’est en quelque sorte frapper de stérilité l’être dont on n’attend plus rien. On ne peut parler d’espérance que là où existe cette interaction entre celui qui donne et celui qui reçoit ».

Françoise NIELSEN, qui citait ce texte lors de notre colloque « Traces », commentait : « Il y a un verbe qui n’est pas aimé en psychanalyse et c’est le verbe aimer » et elle concluait en interrogeant :

« Transfert-contre transfert ? Don-contre don ? Le poème tremblement ».

Ainsi donc, et même si cela me trouble, je découvre, non sans étonnement, à travers l’exploration du champ sémantique des expressions « attente croyante » et « foi expectante », double traduction de l’expression freudienne « Die Glaübige Erwartung », que ces mots viennent inévitablement mettre en relation l’acte analytique avec les trois verbes qui nomment les trois vertus théologiques de la religion chrétienne : « Croire-espérer-aimer ». Me voilà à réintroduire ainsi le religieux, au moins à travers le langage, dans les références de notre pratique, alors que FREUD, à travers son œuvre et notamment ses fameux textes « L’avenir d’une illusion » et aussi « L’analyse laïque », a tant œuvré pour démarquer notre pratique du religieux, avec ce qu’il implique d’entretien d’illusions contraires à la quête de lucidité propre à la psychanalyse.

Vers l’âge de 25 ans, je me suis démarqué de la foi catholique fervente de ma famille, foi catholique dont j’ai été un adepte et un militant engagé jusque vers l’âge de 25 ans.

Une question m’est venue de manière de plus en plus précise, au cours de la préparation de cet exposé, une question que je m’étais peu posée jusqu’alors :

Comment ai-je fait pour passer en si peu de temps de la militance religieuse à une position de type agnostique (tout en demeurant cependant très intéressé par la quête des mystiques) ? Quelle place a tenu la psychanalyse dans ce virage ? Pourquoi cela s’est-il passé

si vite ? Y-a-t-il eu un temps d'élaboration d'une perte ou bien ce temps a-t-il été escamoté ? Ai-je à mon insu obturé cette perte en remplaçant dans mes investissements le religieux par la psychanalyse sans que soit suffisamment réélaboré en moi ce qui relève de l'empreinte du religieux dans mon organisation subjective ?

Si quelque chose de cet ordre m'est arrivé, est-ce une affaire toute personnelle liée aux coordonnées singulières de ma vie ou bien cela touche-t-il à une question plus générale qui concernerait bien d'autres que moi ? J'aurais tendance à le penser. Quand depuis quelques semaines je parle de ces questions aux collègues que je rencontre, plusieurs autres en effet me disent se reconnaître dans un trajet de ce type, où l'investissement de la psychanalyse a relayé l'investissement religieux, quitte à ce que le religieux sorti par la porte ne fasse retour par la fenêtre.

Autre question : la psychanalyse elle-même, ne porte-t-elle pas elle-même une responsabilité dans cette situation ? N'a-t-elle pas elle-même, notamment quand ses théories se mettent à fonctionner comme des dogmes, adopté un fonctionnement de type religieux ? Au moment de la dissolution de l'Ecole Freudienne de Paris, au début de l'année 1981, Jean CLAVREUL n'a-t-il pas écrit un article d'une double page dans le Journal Le Monde intitulé « L'Eglise Freudienne de Paris » ?

Voilà donc quelques questions qui bien malgré moi ont fait retour au moment où je tente de définir quelle foi sous-tend le désir de l'analysant et celui de l'analyste, bien que de manière sans doute très différente.

Traitement d'âme.

Revenons à l'article de Freud « Traitement psychique (traitement d'âme) ».

Commençons par relever comment Freud aborde la question de l'attente.

« L'état psychique de l'attente (Erwartung), qui est susceptible de mettre en branle toute une série de forces psychiques ayant le plus grand effet sur le déclenchement et la guérison des affections organiques, mérite au plus notre intérêt ».

Puis de poursuivre en distinguant :

-l'attente anxieuse, susceptible d'intervenir dans le déclenchement de la maladie.

-l'état opposé à l'attente anxieuse, à savoir, « l'attente croyante pleine d'espérance », qui est selon FREUD « une force avec laquelle nous devons compter, en toute rigueur dans toutes nos tentatives de traitement et de guérison ». (p.8).

Et FREUD d'ajouter :

« C'est dans les guérisons dites miraculeuses que l'influence de l'attente croyante est la plus saisissante ». Elle dépend, selon FREUD :

-De l'intensité avec laquelle le patient aspire à la guérison.

-Du pouvoir qu'il attribue à la personne du médecin, certains médecins possédant plus que d'autres le don de gagner la confiance du malade. Dans ce cas, commente FREUD « le patient se sent soulagé dès l'instant où il voit le médecin pénétrer dans sa chambre ».

Ce qui est nouveau dans la démarche de FREUD, c'est de déplacer le pouvoir attribué à la personne du médecin au pouvoir des mots employés par ce médecin, ce que Freud n'hésite pas à qualifier de « magie du mot » :

« Les mots sont bien les instruments les plus importants de l'influence qu'une personne cherche à exercer sur une autre.... Il n'y a plus rien d'énigmatique dans l'affirmation selon laquelle **la magie du mot** peut écarter les phénomènes morbides ». (p.12).

Vraiment plus rien d'énigmatique ? Nous aurons à revenir sur ce point.

Magie et enchantement dans la langue et les textes de Freud.

Freud n'a cessé tout au long de son œuvre de revenir sur le thème de « la magie de la langue » et ceci nous intéresse au plus haut point.

Parcourons donc les textes freudiens afin d'explorer ce qu'est pour FREUD cette « magie des mots », cet « enchantement », comme il dit dans un autre texte.

Dans son essai de 1908 « La création littéraire et le rêve éveillé », encore traduit « Le poète et son activité de fantaisie » Freud se demande d'où le poète, cette singulière personnalité, tire ses thèmes de création et comment il parvient, à travers eux, à toucher son lecteur. C'est nous dit-il grâce au lien que le poète entretient avec l'enfant en lui :

« Le poète fait la même chose que l'enfant qui joue ; il crée un monde de fantaisie, qu'il prend très au sérieux ».

L'enfant se laisse aller, à travers l'étonnement et le regard nouveau sur toute chose, et transforme le monde ou l'invente en jouant à « on ferait semblant » et à « on dirait que ». Il donne réalité à ses fictions. De même, les grands écrivains se caractérisent par cette capacité à exercer leur activité créative en donnant l'initiative à l'imagination qui, folle du logis, tisse des histoires, précisément à partir de ce point de folie incluse dans la fantaisie de leur langue.

Dans « Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient », Freud revient sur ces questions, cette fois à travers ce qu'il appelle **la disposition ludique et comique de l'esprit** :

« Il n'est pas possible de traiter l'esprit indépendamment du comique » écrit Freud (p.11) et il poursuit, citant Th. LIPPS : « L'esprit est le comique que nous faisons naître en nous-même,

le comique qui fait partie intégrante de notre activité » (p.12), ou encore citant K. FISCHER : « L'esprit est un jugement ludique, la liberté esthétique consiste dans l'observation ludique des choses, l'attitude ludique étant celle du jeu et non celle du travail » (p.14).

Pour traduire cet esprit d'humour, cette disposition joyeuse et rieuse en nous, un mot est mis en valeur par Freud, le mot « Witz » désignant le côté joyeux de l'esprit tandis que le mot « Geist » désigne plutôt l'esprit en tant qu'exercice raisonné de la pensée.

Il n'est pas sans intérêt de noter que la traduction du mot « witz », pour infléchir le sens du mot « esprit » du côté du ludique, a besoin **de relier l'esprit à la langue** : il ne s'agit pas seulement d'esprit, mais de « mot d'esprit », la langue ayant ainsi fonction de nouer l'esprit à la potentialité ludique en nous. FREUD est du reste très sensible à cette potentialité ludique concernant notre rapport au mot et à la langue et il n'hésite pas à en faire une **disposition originelle en nous en tant qu'inhérente à l'enfance** :

« Lorsque l'enfant apprend le vocabulaire de sa langue maternelle, il se plaît à expérimenter ce patrimoine de manière ludique. **Il accouple les mots, sans souci de leur sens, pour jouir du rythme et de la rime (p.206).**

Ainsi donc, depuis l'enfance, nous utilisons la langue en humoriste et en poète, la prenant tout à la fois **comme réseau signifiant et comme partition musicale**, jouissant des nouages que nous organisons entre le sens et le son, nouages tour à tour harmonieux ou tumultueux.

Ainsi donc, depuis l'enfance, laissant œuvrer notre esprit dans son mouvement ludique, nous ne pouvons penser sans jouer, ou peut-être plutôt sans nous laisser jouer, laissant **le corps et l'esprit de la langue se jouer de nous**, nous prenant sans cesse à contre-pied et ...à contre pet, pour le meilleur et pour le ...rire.

Travaillant à articuler l'activité du poète et du psychanalyste à la disposition ludique de l'enfant, présente et active aussi en chaque adulte, je me suis longuement intéressé à ces paradoxes concernant la vie de notre esprit. Ils ont été au centre des préoccupations d'un groupe de travail dont le thème était : « L'humour, le jeu, la poésie et la vie de l'esprit ». Dans ce groupe, nous avons travaillé de plusieurs manières :

D'une part, nous nous sommes confrontés à quelques grands textes de psychanalyse qui théorisent l'aspect ludique à l'œuvre dans la fantaisie créative de la langue et dans ses incidences cliniques.

D'autre part, en deçà et au-delà de préoccupations relatives à la psychanalyse, nous avons essayé de « pratiquer » les poètes et les humoristes et de nous laisser inspirer par leurs textes. Raymond DEVOS, par exemple, ce grand poète-humoriste, prestidigitateur du verbe, nous a plus d'une fois enchanté. Plutôt que de vous expliquer ce qu'apporte la confrontation aux textes de Raymond DEVOS il me paraît plus intéressant de vous proposer **d'en faire**

l'expérience. Je vais donc faire la lecture à voix haute de l'un de ses textes, extrait de « Matière à rire », texte intitulé précisément « Les enfants » :

« Un jour...je m'apprêtais à traverser la rue et à côté de moi il y avait une dame qui s'apprêtait à le faire aussi qui se tourne vers moi et qui me dit : oh le beau petit garçon !

Moi j'ai cru qu'elle s'adressait à un enfant qui devait se trouver derrière moi...et que je devais cacher ! Pas du tout ! C'était de moi qu'il s'agissait ! Elle me dit :

-à ton âge, ton papa te laisse sortir tout seul ?

Je lui dis :

-Mais madame, il y a longtemps que je n'ai plus mon papa !

Elle me dit :

-Oh, pauvre petit !...Donne-moi la main je vais t'aider à traverser la rue.

Je lui dis :

-Mais madame, vous vous méprenez ! Je ne suis plus un enfant !

-Vraiment ?

Mais enfin madame, voyez ma taille, ma corpulence...je suis gros !

Elle me dit :

-oh, il y a des petits gros !

Je lui dis :

-Un petit gros, il est gros mais petit. Moi je suis gros mais grand. Elle a fini par m'avouer que comme elle n'avait jamais eu d'enfants, elle ne savait pas ce que c'était.

Je lui dis :

-Enfin, madame, à votre âge !

Elle me dit :

-Mais quel âge me donnez-vous donc ?

Moi, je lui donnais entre trente et trente-cinq ans...

Elle me dit :

Je viens tout juste d'en avoir cinq !

Je lui dis :

-Et à ton âge, ta maman te laisse sortir toute seule ?

Elle me dit ;

-Il y a longtemps que je n'ai plus ma maman.

Je lui dis :

-Pauvre petite, donne-moi la main.

Puis, je l'ai aidée à traverser la rue. De l'autre côté de la rue, comme je lui lâchais la main, elle a pris la mienne et elle m'a accompagné jusqu'à devant chez moi. Devant chez moi, comme elle me lâchait la main, je l'ai prise par le bras et je l'ai accompagnée jusqu'à devant chez elle ! Et ce petit jeu a duré des semaines et des semaines ! Vous me direz « A quoi jouiez-vous ? Tantôt à la dinette, tantôt au cerceau, le plus souvent à la marelle ! Jusqu'au jour où elle a voulu jouer au papa et à la maman ! Là, je lui ai dit :

-Ecoutes, nous sommes encore un peu jeunes pour jouer à ce jeu -là !

Elle en était toute attristée. Pour la consoler, je lui ai promis que, plus tard, quand on serait grands, on se marierait ! En attendant, je lui ai offert une poupée, pour qu'elle se familiarise tout doucement !

Alors...quand on dit qu'il n'y a plus d'enfants ! Des petits peut-être ! Mais des grands... ! »

Le mot illusion vient du latin « illudere » qui veut dire jouer, se jouer de. N'est-ce pas cela précisément l'acte créatif de Raymond DEVOS dans chacune de ses histoires : en jouant avec les mots, en se jouant des situations, créer une aire d'illusion dans laquelle ce qui pourrait n'être qu'illusion, erreur, et tromperie, devient l'ingrédient central d'un processus de création et de transformation du monde, processus que Raymond DEVOS, non seulement réalise mais aussi qu'il transmet, en le jouant, à son auditeur, comme s'il lui murmurait à l'oreille : toi aussi, vas-y, tu es capable d'entrer dans la réalité en jouant, et se faisant, de la transformer, voire de l'illuminer.

L'enfant et sa capacité de jouer avec la réalité et de la transformer.

Cette capacité de l'enfant de jouer avec la réalité dans une démarche créative, j'aimerais l'illustrer à partir d'une histoire construite par une fillette de deux ans, Mélanie, histoire qui m'a été transmise par un analysant, le père de Mélanie.

Alors que Mélanie s'apprête à avoir deux ans, ses parents lui annoncent que dans quelques semaines, une nouvelle naissance va survenir dans la famille :

« Bientôt, lui annoncent ses parents, notre famille va s'agrandir. Ta maman porte dans son ventre un bébé. Bientôt, il va venir au monde ».

Mélanie, au dire de son père, se trouve très intriguée par cette nouvelle et ne tarde pas à inventer un petit jeu, une sorte de petite mise en scène, dont les 4 séquences vont être jouées répétitivement pendant les quelques semaines qui précèdent la naissance :

-Séquence 1 : Mélanie désigne de l'index le ventre de sa maman et, comme pour vérifier la réalité de ce qui lui a été dit, elle questionne : bébé ? bébé ?

-Séquence 2 : Tout en continuant à jouer la séquence 1, Mélanie en introduit une nouvelle ; en pointant du doigt le ventre de son père, elle questionne un rien amusée : bébé ?

-Séquence 3 : la naissance approche. Elle désigne son propre ventre et interroge : bébé ?

-séquence 4 : dans les jours qui précèdent la naissance, désignant son corps à elle, elle s'écrie de manière très affirmative et quasi victorieuse : bébé !

Cette histoire n'est-elle pas exemplaire pour nous indiquer le trajet subjectif dont est capable une enfant, fut-elle toute jeune, en jouant avec le seul mot « bébé » ?

Mélanie, au lieu de subir l'annonce de l'arrivée d'un nouveau-né qui va la déloger de sa place d'unique, au lieu de subir la blessure narcissique que l'annonce implique, elle joue avec l'annonce en en faisant varier le contenu.

D'une part, elle s'en s'en faisant la messagère, elle se l'approprie.

D'autre part, en créant 4 versions de l'annonce, elle la complexifie, en y introduisant divers questionnements et doutes, sur un mode ludique :

-séquence 2 : et papa la dedans ?

-séquence 3 : et si c'était aussi moi qui portais le bébé !

-séquence 4 : plutôt cette fois en jouant, sur le mode du déni : il n'y a qu'un seul bébé ici et c'est moi !

Ne pourrait-on dire que Mélanie construit une aire de jeu, une aire d'illusion, et que cela lui permet tout à la fois de questionner et dénier la réalité, tout en commençant à entrer dans cette réalité, s'approchant d'elle en ayant l'air de la repousser.

Il n'y a donc pas lieu d'opposer les différents temps du jeu de Mélanie. Tout l'intérêt du jeu, au contraire, n'est-t-il pas de nouer les différents temps, dans un nouage qui transforme ce qui pourrait n'être qu'illusion qui refuse la réalité en une illusion créatrice d'une réalité non subie : par ce jeu, Mélanie prend place activement dans la réalité. C'est sa réalité subjective à elle qu'elle transforme.

De la langue comme fantaisie créative à la langue comme fureur raturante.

L'écriture de cet exposé m'a confronté à une vive et douloureuse surprise. J'en avais écrit l'argument d'une manière enjouée, dans une sorte de jaillissement fluide, une espèce de mise en acte de ce que j'entends précisément par l'expression « fantaisie créative de la langue ». Je m'attendais donc à ce que l'écriture de mon exposé se fasse sur le même mode.

Or, à mon grand étonnement, rien ne s'est passé comme je l'attendais.

D'abord, il y a eu ce dont je vous ai parlé au début : à travers l'exploration du sens des mots croyance et foi, l'irruption de questions complexes sur mon propre itinéraire de croyance et de foi. Manière de signifier : le sens de tels mots, ce n'est pas d'abord par les dictionnaires qu'on l'approche mais par l'expérience existentielle que ces mots ont produite pour chacun de nous. Mais ce n'est pas facile à travailler et à écrire car ça touche à du très intime.

Par ailleurs, là où j'attendais hardiesse d'écriture, c'est le contraire qui est arrivé, que j'ai fini par nommer, pour faire une place à ce qui se jouait à mon insu, « fureur raturante ».

Comment décrire et comprendre cette fureur, afin de, si possible, lui donner sens ? Le processus qui s'est mis en place et répété a semblé être le suivant :

-dans un premier temps, des idées me viennent et je les retranscris avec élan.

-l'instant d'après une pensée contraire survient qui m'incite à raturer et à ré-écrire la page précédente.

Ce processus, à vrai dire, n'est pas tout à fait nouveau pour moi ! J'ai déjà, dans d'autres exposés, rencontré la rature qui suit l'écriture. J'ai même déjà commenté ce processus à l'aide d'une citation de Francis PONGE dans « La Fabrique du pré ». L'écriture, nous dit Ponge, est entre hardiesse et scrupule : hardiesse, un jet qui vient du fond de la subjectivité ; scrupules : les cailloux, les encombres, les obstacles dressés devant moi par ma propre lecture. Un double mouvement donc : une poussée, suivi d'une sorte de retenue, de rétractation. Pour articuler le processus au thème de mon exposé, c'est comme si dans ce double mouvement de l'écriture, **ce que j'ai appelé « la fantaisie créatrice de la langue » se présentait comme un processus plus complexe que je ne l'ai écrit dans mon argument.** Certes, on peut parler de cette fantaisie de la langue comme de ce qui se joue dans un élan, une magie, un enchantement à utiliser la langue, jouer avec elle, se laisser jouer par elle. Mais ceci n'est qu'un aspect, un temps de l'usage de la langue. **Il faut aussi faire place à un autre temps et à une autre fantaisie, une sorte de caprice après coup, une sorte de travail de la négation, à l'intérieur de l'usage de la langue : s'en servir cette fois pour barrer, effacer, presque détruire ce qui s'amorçait de création.**

Que conclure de cette expérience ? Peut-être ceci : la fureur raturante, rencontrée d'abord comme obstacle à l'écriture de mon exposé, ne serait-elle pas une contribution paradoxale à l'exposé, une manière d'introduire une pensée que mon argument, très « positif », risquait d'effacer : la fantaisie créative de la langue, n'est-ce pas aussi une force qu'elle aura à déployer pour déjouer les inévitables tentatives de sabotage de la figure obscène et féroce ? **Ne serait-ce pas en effet pure illusion, au sens d'erreur cette fois, de penser qu'une démarche créative puisse avoir lieu sans que le surmoi ne vienne y mettre son grain de sel ? En d'autres termes : pas de fantaisie créative de la langue sans mise en péril de cette fantaisie créative.**

Comme l'écrit ARAGON, en élargissant le propos :

« Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force ni sa faiblesse, Et quand il croit serrer son bonheur il le broie, Sa vie est un étrange et douloureux divorce ».

Les expériences humaines les plus jubilatoires ne semblent pas pouvoir échapper à cette dure réalité !

Croire en la fantaisie créative de la langue dans l'expérience de l'analyse.

Nouveau temps de ma recherche : comment la foi en la fantaisie (j'allais écrire folie !) de la langue se joue dans l'analyse ?

Quand un analyste poursuit une recherche sur un thème donné de sa pratique, il arrive souvent que ses propres analysants se mettent à parler de ce sujet au cours de leurs séances, comme s'ils tenaient à apporter leur concours. De fait, depuis quelques semaines, plusieurs patients m'ont livré de précieux propos au sujet de la foi à l'œuvre dans l'analyse. Je vais donc commencer ce chapitre en vous livrant cet écho, avant de prendre les questions sur un mode plus théorique.

Quelques propos d'analysants.

Sarah, pourtant en début d'analyse, livre quelques pensées d'une belle pertinence, dans leur concision, notamment sur la différence entre analyse et religion :

« Ici, c'est étonnant comme ça fonctionne. On attend d'avoir des réponses, comme d'un magicien. Mais en fait, c'est moi-même qui répond, et qui change.

Moi, j'oublie les séances, mais vous pas. C'est grâce à vous que j'avance. Grâce à moi aussi.

Vous, vous trie.

Ici, c'est pas comme la religion. Quelqu'un qui croit au rabbin ou au prêtre, il va pas aller voir un psy. Ici, c'est autre chose. On est incité à réfléchir, à être intelligente. Parce que c'est moi qui doit faire le travail ».

Nicolas souligne l'importance de la dimension de la continuité et du temps dans son expérience de la parole dans le transfert :

« Il y a des moments, j'ai une chute totale d'énergie. A ce moment-là, je ne crois plus en moi et j'arrête mes suivis : le psychiatre, mes médicaments, l'atelier théâtre, les leçons pour le permis de conduire. Je ne crois plus en rien, j'arrête tout. Je reste au pieux avec un joint.

Ici, avec vous, c'est un peu différent. Je manque des séances, mais je continue. Et entre les séances, qu'est-ce que j'en ai fait des séances imaginaires où je discute avec vous ! Dans ces

séances imaginaires, je vous dis des choses que je n'ose pas vous dire en face. Quelquefois, je les écris. Des fois, je vous l'envoie, des fois pas. Quand je vous l'ai écrit ou dit, je m'en sens débarrassé. Je m'en sépare. C'est peut-être pour ça que c'est difficile de le dire, de le lâcher.

Alain, qui vient depuis environ un an, et dont l'un des symptômes était un grand isolement social, évoque le changement survenu dans sa vie du fait de se sentir écouté :

« Dans la famille, on a un sacré problème de communication. J'en ai parlé avec mes oncles et tantes, pour essayer de comprendre. Ils m'ont dit : c'est trans-générationnel. Je suis allé voir mon frère. On ne se parle pas. J'ai commencé à parler avec lui. On a commencé à se dire des choses. C'est très prometteur !

DD-ça tient à quoi ce changement de votre part ?

-ça vient de moi. J'ai commencé à engager la conversation. Je ne suis plus tout seul sur le chemin. Quand je parle, je vois l'impact de mes paroles. En parlant, on peut changer des idées, des raisonnements. Il faut oser faire sortir les paroles.

C'est comme avec ma guitare, faire sortir les émotions. Pas simplement reproduire un morceau. Non. Créer quelque chose, provoquer une interaction, un échange.

Je m'aperçois de la puissance des mots ».

Monique.

Pour Monique, entrer dans le processus de la parole, avec ce qu'il comporte de dévoilement, c'est beaucoup plus difficile.

Elle me parle des patients qu'elle commence à recevoir. Je m'étonne d'une inhibition répétitive chez elle : quand l'un de ses patients maintient son dire dans le flou, elle n'ose pas intervenir et laisse subsister ce flou. Je la questionne : et vous avez laissé ce flou ? vous n'êtes pas intervenue ?

-Vous croyez que je peux ?

-On dirait que vous n'osez pas toucher à ce que vos patients vous disent. On dirait que vous craignez de laisser des traces.

Cette remarque la touche beaucoup. C'est la fin de la séance.

Séance suivante. Votre remarque sur les traces, ça m'a touchée. Quand j'étais enfant, je m'efforçais d'être toute lisse, transparente. Je voulais que surtout ma mère ne puisse rien

trouver à redire. C'est qu'il y avait plusieurs évènements, des espèces de secrets de famille qu'il ne fallait surtout pas aborder.

La loi de ma mère c'était : ne pas parler. De ce fait, elle a été très mécontente quand je suis devenue psychologue.

L'attente croyante dans l'expérience de l'analyse.

Ce qu'exprime Monique, et les autres analysants aussi, me permet de revenir à quelques questions concernant l'analyse et l'attente croyante qui y est à l'œuvre. On pourrait formuler une première question venant de l'analysant à l'adresse de l'analyste :

« Vous me proposez de dire ce qui vient comme ça vient, mais qu'est-ce qui vous permet de croire que pour quelqu'un comme moi, qui a été confronté de manière frontale à l'interdit de dire, va pouvoir surmonter cet interdit ? ».

Cette formulation de la question a le mérite de faire de l'attente croyante pas seulement une question concernant le patient, mais tout autant, et même d'abord, une question concernant l'analyste. **C'est en effet lui qui, dans l'énonciation de la règle fondamentale, le premier, produit un acte de foi. L'attente croyante de l'analysant vient en second, en réponse à la proposition instituante de l'analyste, et à la promesse implicite qu'elle comporte : dites ce qui vient comme ça vient, et moi, et je serai là, je vous écouterai.**

Quand on y pense, c'est gonflé de dire ça, c'est sacrément gonflé ! Qu'est-ce qui nous prouve que nous pourrions tenir parole, écouter, et quoiqu'il arrive, continuer ? Et parvenir aussi, de cette écoute, de ce qu'elle suscite d'implication langagière de notre patient, en faire quelque chose, du genre de ce que dit Olivier et que je rappelais au début :

« Comme vous entendez, ça écrit, ça fabrique un monde ».

On pressent bien que la réponse à ces questions ne peut être uniquement d'ordre théorique. C'est une réponse au nom d'une expérience, l'expérience de notre propre analyse et de qu'elle a ouvert pour nous comme chemin vers une certaine vérité de notre désir.

Même si cette expérience est toujours des plus singulières, on peut tenter néanmoins de formuler quelques propositions générales quand à ce que permet la parole dans le transfert, selon la règle fondamentale.

1-c'est d'abord une expérience d'entrée dans « ma propre langue ».

Voici quelqu'un qui s'adresse à un analyste en lui disant : toi, tu as une langue, et tu en sais des choses sur le désir. Alors, toi qui sait, et qui sait parler, dis-moi avec ta langue, explique-

moi. Et voici un analyste qui répond : ok, mais : toi aussi, dis-moi. Toi aussi tu as une langue. Alors, vas-y, sers toi de ta langue. Et ne réfléchis pas trop, parle. Parle, comme ça vient.

Nous connaissons les effets de cette proposition. Je les nommerai : **délocalisation du lieu du savoir**. Savoir cherché non plus dans le savoir supposé de l'analyste, mais dans le dire du patient, dans l'inconscient à venir (Titre d'un livre de Nasio) postulé dans son dire. N'est-ce pas du reste du fait de cette délocalisation que, depuis Lacan, un nouveau nom a été trouvé pour désigner le patient : **non plus l'analysé, mais l'analysant, non plus celui qui se fait analyser, mais celui qui activement fait son analyse**. Celui qui apprend, en consentant à se soumettre à la règle fondamentale, à laisser l'initiative à ses mots, à sa langue, quand elle se met à parler dans l'écoute de l'analyste, dans l'écoute de l'Autre.

2-Ma propre langue comme ça vient.

Le « comme ça vient » va venir bien sûr connoter le déploiement de la parole dans le transfert. La proposition « Dis comme ça vient », nous pouvons la traduire : ne cherche pas à contrôler ce que tu vas dire. Laisse venir, laisse échapper. Certes, tu vas être surpris, bouleversé par ce qui t'échappe, et qui souvent sera le contraire de ce que tu attendais. Mais là précisément est la spécificité de l'analyse : une vérité qui advient non dans la maîtrise, mais tout au contraire dans l'accident, la méprise, la fuite. Comme l'écrit LACAN en exergue de son Séminaire sur l'Acte :

« C'est de ce qu'il fuie (au sens : tonneau) qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer ».

De ce qu'il fuie, au sens d'échappée, certes, mais tout autant de ce qu'il fuit, de ce dont il semble avoir peur, qu'il semble mettre à distance, écarter, ne fut-ce que pour, dans un temps second, pouvoir s'en approcher. De ce qu'il fuit aussi au sens de produire des fuites, dévoiler des secrets, en dévoiler bien plus que tu ne pensais le faire. Avec une question clinique difficile. Comment accueillir ce secret dévoilé sans qu'il soit vécu comme dévoilement de trop d'intimité ? Comment faire de la parole dans le transfert une parole qui tout à la fois dévoile, et dans le même temps lutte contre la lumière excessive en revoilant, en recréant du clair-obscur ? Une parole en somme qui non seulement défait les secrets et les énigmes, mais tout autant refait du secret et de l'énigme ?

3-Un chemin vers le mi-dire de la vérité.

Nouvelle dimension du déploiement de la parole dans le transfert et de sa fantaisie créatrice : **un certain cheminement vers la vérité, consentir à ne pouvoir la dire qu'à demi** .

C'est en effet un aspect essentiel de l'expérience de l'analyse : le dire ce qui vient comme ça vient, pour opérant qu'il soit et producteur de savoir insu, d'inconscient à venir, rencontre aussi sa limite. Le déploiement de la parole est aussi l'expérience de la butée, de la limite, de l'impossible à dire. LACAN trouve différentes expressions pour désigner ce point

d'impossible à dire : « la scansion suspensive de la parole », « le voilé irréductible », « la difficulté fondamentale de dire », toutes expressions pour **faire une place**, au-delà de tout ce qui a pu se dire dans une analyse, **à un reste à dire**, un point où le sujet se situe dans un « demeurer secret », contre point incontournable de tout processus de dévoilement.

« Dire, écrivait Blanchot, ne console pas de ce qui reste à dire ». Peut-être pourrait-on le dire d'une manière moins désolée : n'ait pas peur de dire, ton dire n'épuisera pas le sujet, le sujet que, tout à la fois, tu es et deviens, à travers la fantaisie créative d'une langue qui, sans cesse, se perd et se retrouve, tout comme elle te permet, à travers l'équivoque acceptée, de te perdre et de te retrouver, mais cette fois comme un sujet marqué par sa division.

Quand Jacques Derrida est mort, le journal « Le monde » annonçait sa mort avec une citation de lui affichée en grand : « **nul ne saura à partir de quel secret j'écris** ».

Tel n'est pas en effet le moindre paradoxe de notre quête de vérité. Le « demeurer secret », plutôt qu'être l'obstacle à notre quête de vérité, n'en serait-il pas tout autant le moteur ? N'est-ce en effet, d'une manière tout à fait étonnante, à partir d'un point de butée, de silence, que notre langue reprend la parole pour tenter, dans sa fantaisie créatrice, (et peut-être aussi folie créatrice), d'aller un peu plus loin et d'inventer du nouveau, à partir d'un mi-dire de la vérité qui laisse à désirer, c'est-à-dire permet de désirer encore.

N'est-ce pas précisément sur ce point du mi-dire de la vérité que le chemin de l'analyse se démarque d'un chemin de type religieux ?

Dans un trajet religieux, l'attente croyante est celle d'accéder à une vérité toute entière, révélée, qui vient d'En Haut.

La foi qui sous-tend l'analyse est tout à la fois plus modeste et plus ambitieuse : elle permet de cheminer, dans un mi-dire singulier, vers une vérité du désir, à trouver non pas dans des hauteurs célestes et générales, mais au cœur du déploiement d'une langue singulière et au cœur de ses trébuchements.

Discussion.

Intervention de Michel Hessel.

Merci Daniel pour ton propos plein de vie dans lequel tu défends la dimension positive de l'illusion, celle de l'espace de transition chez Winnicott, de la gratitude chez Mélanie Klein, ou encore de création de l'objet dans le fantasme chez Freud.

« Notre seul devoir est de supporter la vie. Toutes les illusions qui ne vont pas dans ce sens ne méritent pas d'être maintenues ». Freud : Actuelles sur guerre et sur la mort.

J'étais particulièrement sensible à ce que tu articules entre hardiesse et rature.

La première hardiesse n'est-elle pas une rature, qui a précédé la hardiesse et qui la fonde ?

Un processus non pas en 2 temps, hardiesse-rature mais en 3, rature-hardiesse-rature. Ce que Lacan développe à partir de la naissance du signifiant comme cerne (rature). (cf. Séminaire sur l'identification). Cela rejoint la dimension du négatif chez Freud (cf la négation). La croyance, mise à mal et peut-être transformée dans la cure, pourrait-elle se rattacher à ce que l'espace transitionnel permet comme re-crédation d'un objet non lésé par la pulsion orale ? « el no ja le tenemos, hay que buscar el si » dit un proverbe espagnol. Ce qui donne en français : le non, on l'a déjà, faut chercher le oui.

Une rature est nécessaire dans l'écoute : brûler du texte (une forme d'autodafé, du portugais « acte de foi ». Quand nous écoutons, nous détruisons de la syntaxe et « des représentations d'attente conscientes » pour entendre ce qui se mâchonne de phonèmes au plus près du corps de la langue.

Jean-Jacques Blévis

A partir de ce que tu as dit Daniel je voudrais souligner à quel point nous méconnaissons la force de la croyance qui œuvre dans chaque sujet, sujet que nous écoutons, sujet que nous sommes, comme analyste et analysant. Cette force de la croyance, et des illusions aussi, comment ne pas la relier à la dimension du désir, des fantasmes et de la force pulsionnelle qui nous pousse ?

Par ailleurs, tu as dit : ce qui fait acte, c'est l'analyste quand il propose : dites ce qui vient comme ça vient.

C'est vrai mais ce n'est pas suffisant de dire ça. Pour que quelque chose se noue d'un espace d'analyse possible, il faut aussi autre chose : pour que sa proposition fasse acte, il faut que l'analyste sache témoigner de ce qu'en écoutant il a ressenti, ce en quoi il a été secoué par les paroles qui lui ont été adressées, secoué jusqu'à un certain vacillement où il ne sait plus très bien ce qu'il entend. C'est là que le transfert se met en acte. C'est ça qui ouvre la croyance dans le sujet supposé savoir.

Daniel Destombes.

Oui, je suis d'accord. Dire ce qui vient comme ça vient, cela comporte un tel engagement de la part de l'analysant que ça exige un engagement réciproque dans la présence écoutante de l'analyste et l'écho que l'analyste en transmet à l'analysant.

Quand Pascale Hassoun a parlé, il y a quelques mois, elle nous a très bien indiqué ce que peut avoir de ravageant le silence d'un analyste qui ne témoigne pas de sa présence et de son écoute.

Alain Deniau.

Ce que tu as dit Daniel de la rature m'a rappelé une question posée par Derrida dans son texte « Archives ». Derrida demande : « que sera l'avenir quand il n'y aura plus d'archives ? »

La question de Derrida m'a fait penser à ce qui change du fait que nous écrivons sur ordinateur. Désormais, quand j'écris, j'efface mes ratures et j'en perds la trace. Je ne dispose plus de l'inter-texte que constituaient mes pages raturées, que je pouvais relire, texte et ratures, les ratures faisant partie de l'écriture.

Michèle Mayer.

On peut tracer un chemin de l'analyste : d'un mot à une pensée, d'une pensée à un acte, un acte qui traverse le corps de l'analyste par l'inattendu d'un mot.

Daniel Destombes.

Je voudrais revenir sur un point, à propos de l'effet réfrigérant de certains silences de l'analyse. Je voudrais revenir la dessus, à partir du texte de Rabelais « Les paroles gelées, texte dont je suis allé écouter la représentation au Théâtre du Rond Point, en pensant à cette soirée.

C'est un texte remarquable, d'une très grande force, dans sa concision, très charnel. Rabelais nous dit : dans certaines périodes, au temps du dur hiver, les paroles gèlent quand elles sont proférées et il ajoute en une formule lapidaire : «et on n'entend plus rien ». Puis il questionne : « serait-ce ici le lieu pour le dégel ? »

Nous avons évoqué dans cette soirée les paroles qui ont la chance de rencontrer une écoute, qui ont la chance de se faire entendre. Le texte de Rabelais invite à penser à une autre situation : parfois, quand la parole rencontre l'air, donc l'extérieur, l'autre, c'est une expérience de froid, d'effroi, dont l'effet est de pétrifier cette parole. L'analyse correspondrait-elle à un temps meilleur pour la parole, le temps d'un possible dégel.

Michèle Mayer.

Françoise Davoine a un jour parlé de ce texte de Rabelais. Elle l'a commenté en disant :

« La psychanalyse, ce sont les paroles gelées réchauffées au feu du transfert.

Daniel Destombes.

Pour terminer, je voudrais vous dire une comptine qui m'a accompagné tout au long de la préparation de cet exposé :

Dans la petite maison verte

Il y a

Une petite maison jaune,

Dans la petite maison jaune

il y a

une petite maison brune,

Dans la petite maison brune

il y a

une petite maison blanche,

Dans la petite maison blanche

il y a

Juste un petit cœur qui bat, qui bat, qui bat,

Pour toi, pour moi,

Pour toi, pour moi,

Pour toi, pour moi.

Daniel DESTOMBES, le 7 mai 2014, aux mercredis du Cercle Freudien .